

Institut Culturel Bernard Magrez

Centre d'Art du Château Pape Clément, Bordeaux



L'Institut
Culturel

Bernard Magrez

L'Institut Culturel Bernard Magrez



«Voici donc venu pour moi le temps de donner: donner la chance et promouvoir des jeunes artistes qui ont du talent, leur donner du temps et des moyens pour accompagner leurs projets en soutenant efficacement la production d'œuvres originales».

Bernard Magrez

Constitué sous la forme d'un fonds de dotation, l'Institut Culturel Bernard Magrez est une initiative privée de mécénat artistique.

L'Institut a pour missions :

- **l'accès à la création contemporaine pour tous les publics**, via la création ou le soutien de manifestations culturelles;
- **la rencontre et l'échange avec les artistes**, avec la mise en place d'un programme de commandes et d'acquisitions;
- **l'aide à la production d'œuvres inédites**, par la mise en place de résidences avec ateliers pour des jeunes artistes, mais également par la remise de prix artistiques.

Cette initiative est portée par la volonté et l'envie d'un homme de partager son amour pour l'art et les artistes. Après avoir bâti une carrière d'entrepreneur basée sur l'excellence, l'innovation et la créativité, Bernard Magrez souhaite aujourd'hui « rendre à la vie » la chance qu'elle lui a donné.

Son choix s'est porté sur les artistes contemporains et le monde de l'art en général, non seulement par goût personnel mais également par sa conscience de la difficulté d'être reconnu dans la discipline artistique choisie.

Il s'agit aussi de contribuer de manière singulière et citoyenne au territoire, qu'il soit régional, national et international, au sein duquel l'Institut Culturel souhaite soutenir la création et les artistes.

Un projet pluridisciplinaire des Châteaux de Culture

L'Institut Culturel Bernard Magrez s'inscrit au cœur d'un territoire chargé d'histoire en se déployant sur quatre prestigieuses propriétés de Bernard Magrez dans la région de Bordeaux (parmi trente-huit propriétés dans le monde). L'Institut mettra en œuvre un programme d'activités pluridisciplinaire dédié à chacun des quatre sites :

- Au **Château Pape Clément** (Grand Cru classé de Graves), pour des colloques internationaux et des rencontres avec les acteurs de la sphère culturelle mais aussi du monde économique (artistes, intellectuels, historiens de l'art, critiques ou économistes).

- Au **Château La Tour Carnet** (Grand Cru classé en 1855 du Haut Médoc, ancien domaine de Montaigne) pour la littérature et la pensée; il accueillera en 2012 un concours destiné aux jeunes agrégés de Lettres qui écriront un essai sur l'amitié en s'appuyant sur l'histoire littéraire du château.

- Au **Château Fombrauge** (Saint-Émilion, Grand Cru) pour la musique classique et sacrée, avec des concerts, des ateliers musicaux proposés par des musiciens invités en résidence et un violon Stradivarius, récemment acquis par Bernard Magrez et généreusement mis à la disposition de Matthieu Arama, jeune concertmaster de grand avenir qui se produit actuellement à l'Opéra National de Bordeaux.



- À l'**Hôtel Labottière**, hôtel particulier du XVIII^e siècle au cœur de Bordeaux, pour des expositions d'œuvres modernes et contemporaines, issues de collections publiques ou privées et des productions artistiques réalisées dans le cadre des résidences d'artistes de l'Institut Culturel.



Château Pape Clément
Les événements spéciaux
Colloques & Rencontres



Château Fombrauge
La Musique
Classique & Sacrée



Château La Tour Carnet
Les Écritures
Littérature & Pensée



Hôtel Labottière
Résidences d'artistes &
Expositions d'arts visuels

Un espace de découvertes et d'échanges



Nebojsa Bezanic
La Tour Carnet, 2010
Pape Clément, 2010
Commandes de
l'Institut Culturel
Bernard Magrez
Peinture à l'huile sur
papier canson



« Échanger avec un artiste, c'est accepter de remettre en cause une certaine vision du monde. C'est intellectuellement et émotionnellement aussi déroutant qu'enrichissant ».

Bernard Magrez

L'Institut Culturel Bernard Magrez veut être une passerelle entre tradition et innovation, autant qu'une plateforme d'échanges où chacun pourra vivre une expérience culturelle singulière.

L'Institut Culturel Bernard Magrez crée ainsi un nouvel espace original de diffusion culturelle, de rencontre, d'échange et de création, et participe d'une volonté de rendre l'art actuel plus accessible pour mieux le comprendre et mieux le ressentir dans un écrin fait de plaisir et de recueillement.

Le soutien à la création

« La vie m'a confié un potentiel de chance extraordinaire. Je souhaite aujourd'hui rendre ce qui m'a été offert en donnant leur chance aux jeunes créateurs ».

Bernard Magrez

1) Les résidences d'artistes de l'Institut Culturel Bernard Magrez

L'Institut Culturel Bernard Magrez souhaite placer l'artiste et la création artistique au cœur de ses ambitions, en accueillant de jeunes créateurs en résidence et en prenant en charge la production d'œuvres inédites.

Une résidence, c'est une présence

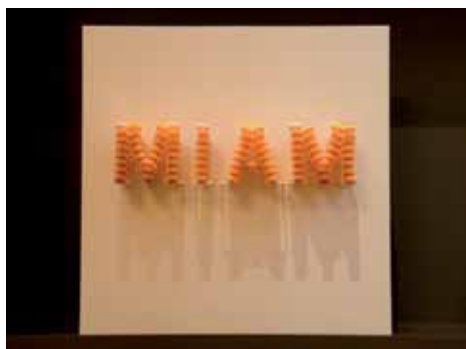
Celle-ci sera incarnée, pour sa première saison, par l'artiste Marie-Atina Goldet, lauréate du Grand Prix de l'Institut Culturel Bernard Magrez, l'artiste avait su convaincre, au travers de son installation *Au bonheur du grain*, par sa justesse et sa poésie. Un autre artiste émergent, Laurent Valera, dont trois œuvres viennent d'enrichir la collection de l'Institut Culturel, a rejoint les résidences pour développer un projet de commande de Bernard Magrez.



Marie-Atina Goldet

Au Bonheur du grain, 2011

Installation composée d'un livre blanc, d'un spot, d'une bouteille loupe, de gants et d'un bureau



Laurent Valera

MIAM, 2011

Accumulation de cuillères en plastique

2) Le Grand Prix de l'Institut Culturel Bernard Magrez

Le Grand Prix de l'Institut Culturel Bernard Magrez, qui s'est tenu le 16 février 2011, a primé trois œuvres proposées par les étudiants et jeunes diplômés de l'École des beaux-arts de Bordeaux dans le cadre de l'exposition-concours « Un vignoble, une émotion » et pour lesquelles chaque lauréat a reçu une dotation de 4000 euros.

Le jury de professionnels était composé de: Bernard Magrez, président du jury, Guadalupe Echevarria, directrice de l'École des beaux-arts de Bordeaux, Nestor Perkal, designer, Thomas Bernard, directeur de la galerie Cortex Athletico et Ashok Adicéam, directeur de l'Institut Culturel Bernard Magrez.

Ce partenariat avec les jeunes artistes de l'École des beaux-arts soutient et met en valeur leurs capacités, leurs talents et révèle de nouveaux auteurs d'œuvres originales (installation, sculpture, vidéo, objet, projets graphiques) qui contribuent chacun à définir l'identité de chaque vignoble de Bernard Magrez. Les quatorze projets sélectionnés ont été réalisés et co-produits par l'Institut Culturel Bernard Magrez au cours de l'année 2010.

Les lauréats et les œuvres

Les trois lauréates du Grand Prix de l'Institut Culturel Bernard Magrez 2011, sont: Marie-Atina Goldet, premier prix, Julia Garret, Julie Regazzacci. Charlotte Villard a également été distinguée par le jury ainsi que Benjamin Rolin dont l'œuvre a été acquise. Une mention spéciale de la direction de l'Institut Culturel a été attribuée à Alexandra Valois pour son travail graphique pour cette manifestation.



Marie-Atina Goldet
Au Bonheur du grain, 2011
Installation composée d'un livre blanc, d'un spot, d'une bouteille loupe, de gants et d'un bureau



Julia Garret
Brumes, 2011
Bouteille de 75 cl en verre blanc dépoli, excepté deux réserves claires, gravure, écusson, grille en laiton



Julie Regazzacci
Gamme #2, 2011
2 séries de bouteilles de vins étiquetées 31 bouteilles de vin rouge / 5 bouteilles de vin blanc



Charlotte Villard
La part des Anges, 2011
Installation audiovisuelle
3 écrans de projections



Benjamin Rolin
La noblesse de la pourriture, 2011
Magnum de « Sauternes de ma fille », médaillon de perles de verre en laiton



Alexandra Valois
Casa Magrez, 2011
7 sérigraphies sur support rigide

La Collection de l'Institut Culturel Bernard Magrez

«J'aime l'idée de la collection et de l'espace de liberté qu'elle offre. J'ai collectionné des bronzes, des montres anciennes et puis mon goût pour la création contemporaine a pris le dessus. Aujourd'hui je suis seul juge des achats que je fais, je souhaite être porté par une émotion, que ce soit elle qui guide mon envie de posséder une œuvre. Donc, je n'ai pas de conseiller et ne souhaite pas en avoir. En revanche, j'aime parler avec les artistes, avec les galeristes, avec les commissaires...la richesse de leurs points de vue me font évoluer, aiguissent chez moi une sensibilité nouvelle, me permettent de porter un regard sans cesse enrichi sur la création de notre temps».

Bernard Magrez

Le récent développement de la collection d'art contemporain de l'Institut Culturel Bernard Magrez s'appuie sur une vision et une démarche singulières éprouvées par Bernard Magrez, dans le temps et dans des domaines de collection très variés : art ancien, art religieux, art déco, art moderne... Cette collection qui s'oriente selon des axes d'acquisition et de commandes de plus en plus affirmés (beauté et résignation, ne jamais renoncer, le temps, des vertus comme la tempérance) témoigne de choix personnels éclectiques, de concepts pluriels à la recherche d'une émotion singulière.

Des œuvres, des artistes :

Gérard Alary, Paul Almasy, Arman, Livio Benedetti, Nebojsa Bezanic, Cédric Bouteiller, Bernard Buffet, André Carrara, Chérif & Géza, Robert Combas, Nicolas Descottes, Marc Desgrandchamps, Peter Doig, Oleg Dou, Julia Garret, Marie-Atina Goldet, Yves Guillo, Alex Guofeng Cao, Hans Hartung, Dan Hays, Anna Hess, JR, Fernand Léger, Claude Lévêque, Peter Lindbergh, Benoît Maire, Jacques Monory, Philippe Pasqua, Jean-Marie Périer, Mel Ramos, Benjamin Rolin, Senêt, Pierre Soulages, Laurent Valera, Victor Vasarely, Andy Warhol

Quelques acquisitions récentes de la Collection:



Marc Desgrandchamps
Sans titre, 2008
Triptyque
Huile sur toile
200 x 450 cm
Galerie Zürcher



Claude Lévêque
Larmes, 2011
Capot de voiture rouge,
néon rouge
Capot : 108 x 134 cm
Néon : 30 x 108 cm
Galerie Kamel Mennour



Peter Lindbergh
Milla Jovovitch,
Vogue Italie, 1996
Epreuve gélatino-
argentique sur
papier baryté
90 x 60 cm
Tirage n°16/25
Galerie Polka



JR
Vertical train
through Kibera,
2009
Photographie
couleur,
plexiglas,
aluminium, bois
270 x 180 cm
Galerie
Emmanuel
Perrotin

Créations vertueuses :

un premier accrochage d'une partie de la collection avril / septembre 2011



Robert Combas
Divinités, 2001
Acrylique sur soie

Quinze artistes et une vingtaine d'œuvres issues d'une partie de la collection sont exposés pour la première fois à l'occasion de cette ouverture de l'Institut Culturel Bernard Magrez à l'Hôtel Labottière.

Installées selon le principe d'un cabinet de curiosités, au gré des salons et des alcôves de l'hôtel, les créations de Martial Raysse, Benoit Maire, Nicolas Descottes et Dan Hays entrent en résonance avec les autres œuvres acquises ou commanditées à des artistes par l'Institut Culturel Bernard Magrez.

Ce parcours, qui inclut aussi des œuvres de Bernard Buffet, de Robert Combas et d'Andy Warhol, permet de confronter des pièces d'art ancien et une collection de bronzes animaliers à des œuvres de jeunes artistes soutenus ou en résidence à l'Institut Culturel - Laurent Valera, Marie-Atina Goldet, Benjamin Rolin, Julia Garret.

La thématique « Beauté et Résignation » qui constitue l'un des axes du programme d'acquisition et de commande à des artistes, est également illustrée avec des œuvres de Jean-Marie Périer, André Carrera et Paul Almasy.

«Au cœur de ce cheminement se déploie une interrogation fondamentale de l'artiste sur l'image : comment le portrait, y compris publicitaire, la figure du double et celle du miroir renvoient à une réflexion éthique sur le faux et le vrai, les vices et les vertus. L'archaïque, le classique et le moderne se confondent ici dans le contemporain pour une quête universelle à travers l'histoire et les territoires autour de questions inéluctables de la vie : l'espoir et la peine, la joie et la souffrance, le succès et l'échec, la vieillesse et la solitude.

Cette quête témoigne de valeurs humanistes de ce que d'aucun appelle « l'élite artiste* » : la volonté de se parfaire et celle de se distinguer, s'élever dans la mixité de l'humain. Elles se lisent dans la pluralité des formes artistiques dont s'enrichit la Collection Bernard Magrez : peintures, photographies, sérigraphie, pochoirs, œuvre vidéo, sculptures en bronze ou en verre soufflé et taillé, installations, calices, bouteilles de vin transformées en objets d'art. Même si l'Art Abstrait trouve toute sa place dans la Collection, cette sélection fait place nette à l'Art Figuratif qui représente ou déforme le

réel, l'humain, l'animal et la nature. Un tel choix permet de témoigner de points de vue singuliers sur le monde, d'artistes rencontrés au fur et à mesure et confrontés aux opinions du collectionneur. Celui-ci qui « aime l'idée de la Collection et l'espace de liberté qu'elle crée » ouvre son propre journal de bord qui raconte ses découvertes et ses sensibilités nouvelles.

Guidée par la liberté et portée par l'intelligence de l'émotion, chaque œuvre choisie ouvre une fenêtre imaginaire sur le spectacle de l'ailleurs. Elle établit un aparté intime avec celui qui veut regarder et traverser ces portes ouvertes du cabinet d'un amateur. Elle fait apparaître d'autres images mises en mouvement par des sentiments compassionnels ou des paysages solitaires que l'on se surprend d'habiter. Les salons privés se transforment alors en un musée imaginaire en devenir dans lequel s'engage une conversation à trois, avec l'itinéraire mental du collectionneur, l'univers singulier de l'artiste et l'esprit d'un lieu semblable à nul autre pareil.

Ashok Adicéam, directeur



* Nathalie Heinich, *L'élite artiste : Excellence et singularité en régime démocratique*, Gallimard, 2005

Le petit salon : un cabinet de curiosités

Traditionnellement, entrer dans le cabinet de curiosités d'un collectionneur a toujours été considéré comme un privilège, réservé aux amis du mécène, aux savants et aux grands de ce monde. Ils pénétrèrent avec respect en ce lieu mystérieux, rempli d'objets et d'œuvres souvent disposés dans un drôle de capharnaüm. Ce désordre n'est qu'apparent puisque la présentation s'avère en réalité la plupart du temps très pensée. Cette démarche prolonge celle des hommes qui, depuis la Renaissance, jusqu'à la Révolution, voulurent célébrer en leurs murs les beautés terrestres. Ce désir naît d'abord des grandes découvertes géographiques et anatomiques, rendues possibles par le développement du commerce et des savoirs. Au XVII^e siècle, la mode des cabinets de curiosités atteint son plein épanouissement. L'objet d'art n'est pas le seul convoité puisque sont abrités en ces lieux des pièces sélectionnées pour leur excellence ou leur originalité aussi bien dans les domaines des artificialia (productions humaines), que des naturalia (règne végétal), des scientifica (objets de sciences), des exotica (produits exotiques) ou des mirabilia (miracles de la nature).

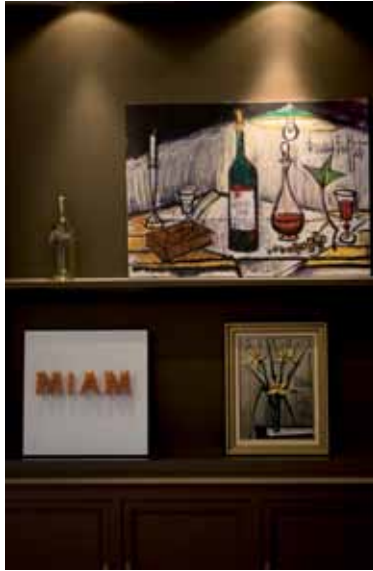
L'âge « moderne » du XIX^e siècle fait de cette volonté de conservation une priorité dont l'accès doit être pour tous et non plus l'apanage des seuls « honnêtes hommes » : ainsi naît l'idée du musée public.

Déchus de leur position privilégiée, les collectionneurs ne renoncent pas pour autant à leurs rêves, continuant à jouer un rôle majeur de gardiens du passé, sur le mode du cabinet de curiosités revisité. « Curiosité » vient du latin « cura » qui signifie « soin » :



Paul Almasy
Brazzaville, 1960
Paris-clochards, 1956-1972
Paris-clochards, 1956-1972
Le Carrousel de la Mort, 1950
Tirages argentiques

le collectionneur se doit de prendre soin du temps en entretenant avec attention les champs de la mémoire. L'installation dans la bibliothèque de l'Hôtel Labottière s'appuie sur cette notion, dans un va-et-vient entre passé et présent, entre art ancien, art religieux et art contemporain, et présente ainsi des calices du Moyen Âge aux côtés d'œuvres de trois jeunes artistes de l'École des beaux-arts de Bordeaux, récompensés par l'Institut Culturel pour des créations en rapport avec les vignobles de Bernard Magrez. L'une des artistes, qui a obtenu le Premier Prix de l'Institut Culturel Bernard Magrez (Marie-Atina Goldet, *Au bonheur du grain*), y sera accueillie en résidence de création durant un an. Tout comme Laurent Valera dont l'œuvre *MIAM* instaure avec Bernard Buffet (1928-1999) une insolente conversation autour de sa bouteille de Château Pape Clément représentée au centre de la nature morte, spécialement peinte pour Bernard Magrez en 1998.



Julia Garret

Brumes

Bouteille de 75 cl en verre blanc dépoli excepté deux réserves claires, gravures, écusson, grille en laiton

Bernard Buffet

Bouquet de dahlias et cytises

Huile sur toile

Trois jonquilles dans un verre

Huile sur toile

Château Pape Clément, 1998

Huile sur toile

Venise, Pochoir

Benjamin Rolin

La noblesse de la pourriture

Magnum de « Sauternes de ma fille », médaillon de perles de verre

Laurent Valera

MIAM, 2011

Accumulation de cuillères en plastique

Jaillissement de pétales en bouquet, deux autres tableaux du maître s'inscrivent dans la tradition de la peinture de fleurs, hommage au règne végétal. Le tableau de Venise, lui, représente l'idéal de l'artiste (et du collectionneur): la « Ville Art » qui rassemble jusqu'à nos jours dans la Cité des Doges des générations d'artistes et de mécènes.

La vie animale est également représentée par quatre bronzes du XIX^e siècle dans le Grand Salon, dont l'acquisition fut comme un déclic dans le cheminement de Bernard Magrez vers l'art. Plus loin, *L'Ours* de Livio Benedetti (né en 1946), héritier de la tradition de la sculpture en ronde-bosse, rappelle la fascination pour l'animal farouche et solitaire. Des forces agissantes sont de même perceptibles dans le tableau de Robert Combas (né en 1957) dans le hall d'entrée. Les figures y paraissent tout droit sorties du panthéon de la mythologie précolombienne. Réalisée au Mexique,

la toile « primitiviste » nous transporte dans une sphère saturée de formes et de couleurs. Cette accumulation prend une dimension hallucinatoire dans l'œuvre voisine, au grand format sur canson, commandée par l'Institut Culturel Bernard Magrez à l'artiste serbe Nebojsa Bezanic (né en 1964). Tout à la fois emporté par une narration mouvementée et égaré au milieu de ces multiples détails figuratifs devant le Château La Tour Carnet ou le Pape Clément (tous deux propriétés de Bernard Magrez), le spectateur reste médusé, comme les générations de curieux qui ont admiré avant lui les chambres des merveilles et les cabinets de curiosités, spectacle unique aujourd'hui renouvelé.

Beauté et Résignation :

une réflexion pour un programme de commande à des artistes



Jean-Marie Périer
Françoise Hardy, 1966
Photographie, tirage argentique

« L'art ennoblit la vérité » titre la revue hebdomadaire *L'Artiste* en 1814. Selon le journal parisien de Beaux-arts et de littérature, dont le titre éponyme fera connaître ses auteurs tels que Gérard de Nerval, Charles Beaudelaire et Honoré de Balzac tout au long de ses publications suivantes au cours du XIX^e siècle, la prise en compte des laideurs de la réalité n'a pas encore devancé la poursuite d'un idéal artistique du beau. L'avènement du romantisme rend cette position moins tranchée : les défauts sont considérés comme la condition « fatale des qualités » (Victor Hugo, préface de *Cromwell*, 1827). Ce constat fataliste, résigné, est loin de décourager les artistes, désormais libres de rester au plus près de la réalité, tout comme de l'esthétiser.

C'est à sa cette source littéraire et critique, spirituelle et romantique que va puiser la thématique « Beauté et Résignation » qui constituera l'un des axes de programmation de l'Institut Culturel Bernard Magrez pour ses expositions, ses acquisitions ou ses commandes passées à des artistes. Élévation morale, extase mystique ou sublime plaisir esthétique (ressenti devant la beauté d'un corps, d'un visage ou d'un paysage), la beauté cohabite en ce monde avec l'abandon, le renoncement face à la misère, la violence, la maladie, la vieillesse, la mort. Sentiment et acte complexe, se résigner peut aussi s'avérer être une action inéluctable qui « *supporte sans protester quelque chose de pénible et d'inévitable* » (Larousse). « Beauté et Résignation » constitue ainsi un oxymore (la réunion de deux mots en apparence contradictoire) ouvrant des voies nouvelles de création pour des artistes et d'interprétation du monde. Ainsi, pour la beauté, les photographies d'André Carrara sont à la fois authentiques et recherchées, telle *Cathy*, saisie dans un fragile instant de grâce.

Loin de ce style naturel, dans les multiples portraits commandés par des célébrités depuis les années 60, Andy Warhol adopte une mise en page systématique: visage cadré au plus près, contrastes accentués, regard adressé au spectateur. Cette systématisation contribue à gommer les particularités au profit d'une esthétique sophistiquée, comme dans le portrait de Gérard Depardieu, commandé pour faire la couverture de Vogue.

Dans son portrait de Françoise Hardy, Jean-Marie Périer, lui, préfère à cette sophistication une scénarisation spectaculaire. À l'inverse des photographes qui vont «*dans des pays hostiles dans le seul but de rapporter des témoignages*», Périer se targue «*de faire du spectacle, c'est-à-dire de savoir mentir pour dire la vérité*» (Jean-Marie Périer, Editions du Chêne, 2008).

Pour saisir cette vérité, Paul Almasy (né en 1906) se méfie à contrario de toutes sortes de mises en scène artistiques. Aborder la crudité de la réalité en renonçant à tout artifice permet peut-être de se résigner, de «*supporter l'inévitable*». Almasy accepte en effet de prendre en charge ce poids et de lui donner un support: ses photographies. Semblables face à la misère, la violence, la maladie, la vieillesse et la mort, les réactions des hommes y révèlent «*l'universalité de l'âme humaine*» (interview filmée, *Chambre noire*, 1966).



Paul Almasi
Le carrousel de la Mort, 1950
Photographie, tirage argentique



Paul Almasy
Brazzaville, 1960
Paris-clochards, 1956-1972
Paris-clochards, 1956-1972
Le carrousel de la Mort, 1950
 Tirage argentique



Alex Guofeng Cao
Jackie vs JFK II, 2010
 Epreuve à développement
 chromogène sur plexiglas
 et dibond
 152.4 x 101.6 cm

Andy Warhol
Depardieu, 1986
 Sérigraphie

Jean Marie Périer
Françoise Hardy, 1966
 Tirage argentique

Paul Almasy
Conscience de la mort, 1960
 Tirage argentique



André Carrara
Cathy, 1997
Photographie, tirage sur
support baryté contrecollé

Ma vie dans l'art

(bronzes animaliers du XIX^e siècle)



Antoine-Louis Barye
Taureau chargeant
Bronze à patine noire

« À 16 ans, je découpais dans les revues d'art les photos des tableaux de Van Gogh et surtout ses auto-portraits. J'étais fasciné par la profondeur de son regard où, pour moi, se concentrait sa vie tumultueuse.

Ce fut mon premier rendez-vous avec l'art. Je connaissais la vie de Van Gogh par cœur et cela a éclairé la mienne à l'époque où j'étais pensionnaire dans un centre technique qui m'apprenait à affûter les scies pour couper les arbres (mon seul diplôme).

Puis, le désir forcené de réussir seul dans ma vie professionnelle m'a éloigné de toutes recherches ou réflexions sur l'art en général. Je regardais sans approfondir, et ce durant une quinzaine d'années.

Plus tard, alors que je visitais le salon des antiquaires à Bordeaux, je suis tombé en admiration indescriptible devant un bronze animalier. Il s'agissait d'un taureau de Barye qui chargeait la cape d'un torero invisible. J'ai eu une sorte de fulgurance devant cet exploit d'artiste.

Il se dégagait une puissance, une détermination farouche, un désir de s'imposer, mis en exergue par la finesse d'une ciselure exemplaire et d'une patine d'une incommensurable douceur. Ce fut une révélation. J'ai alors acheté des livres et des livres pour mieux comprendre ce que pouvaient et voulaient exprimer les sculpteurs et la vraie mission de la cire perdue.

J'ai visité des galeries spécialisées, j'ai questionné, écouté. Comme on le dit, « je me suis fait l'œil » et je me suis mis à acquérir en France, en Belgique et en Angleterre des bronzes animaliers du XIX^e siècle puis d'autres bronzes de belle qualité.

Bien sûr, je me suis trompé et on m'a trompé mais j'ai gardé toutes les œuvres que j'ai acquises. Je contemple mes erreurs avec autant d'intérêt que mes bons choix, c'est cela l'école de la vie.»

Bernard Magrez



Benoit Maire
Jamais Renoncer, 2011
Commande de l'Institut Culturel
Bernard Magrez
Œuvre vidéo

Dan Hays,

Colorado Snow Effect 5, 2008



Colorado Snow Effect 5, 2008
Huile sur toile 122 x 162 cm
© Photo : Galerie Zürcher, Paris

Dan Hays a fait le double choix de la tradition et de la modernité, de la technique ancienne de la peinture à l'huile associée à des contenus issus des médias contemporains. Le monde actuel se livre le plus souvent par le biais des écrans des télévisions ou d'Internet. Dan Hays prend en compte cette réalité, sans renoncer pour autant à son désir d'évasion de ce royaume des images. Ils ont pu les découvrir lors d'expositions personnelles, dans des galeries londoniennes, mais aussi à Paris et à New York grâce à Galerie Zürcher. Des ouvrages de Dan Hays ont aussi figuré au sein d'expositions collectives, notamment en Asie, avec le Japon, la Chine et la Corée, entre 2003 et 2006. Ils étaient également représentés en 2007 au Musée Marmottan à Paris et en 2008 au Museum of Fine Arts de Houston.

Les Etats-Unis ont nourri son imagination, suite à une découverte fortuite en 1999 : l'existence d'un autre Dan Hays, vivant au Colorado et aimant capturer les paysages environnants grâce à sa webcam. Avec l'autorisation de son homonyme, l'artiste s'appuie sur ces vidéos pour initier un ensemble de tableaux.

Les effets de neige forment le sujet de plusieurs d'entre-eux. En adoptant cette méthode des séries et par cette volonté de rendre des impressions, Dan Hays s'inscrit dans la lignée des peintres impressionnistes. Médias modernes et techniques impressionnistes poursuivent des objectifs similaires : saisir l'instantané, le moment présent qui, à peine entrevu, est déjà perdu. La course du soleil symbolise ce passage fugace du temps que Dan Hays tente à son tour de fixer, définissant « ce qui est essentiel dans un tableau : sa propriété magique de représenter la lumière » (interview, par Ben Tuffnell, en avril 2006).

Pour y parvenir, les mêmes mécanismes de la représentation illusionniste sont activés: les pixels sont comme autant de touches de pinceau; la compression de la taille des fichiers répond à la palette réduite utilisée pour la peinture de plein air. À la différence que Dan Hays ne peint pas sur le motif, mais opère depuis son atelier en Angleterre, où il est né en 1966. Les grands espaces naturels lointains du Colorado deviennent pour ce citadin londonien un lieu mythique où se rencontrent nature et culture: l'utilisation d'images issues d'Internet «reflète un état d'impuissance face à un désir d'une vue idéalisée du monde, d'un naturel, inaccessible après un siècle».

«Cette dislocation» est produite par les flots d'images artificielles saturantes agissant comme un filtre entre l'individu et la nature. Dan Hays, lui, propose une autre voie: celle de la surface picturale dont le traitement nécessite attention et temps. «Je veux faire ralentir les gens», explique Dan Hays qui nous offre le temps d'un arrêt, près des sapins enneigés du Colorado, un espace enchanté.



Benoît Maire

Jamais renoncer, 2011

Vidéo et photographie, commandées à l'artiste par l'Institut Culturel Bernard Magrez



Jamais Renoncer, 2011
Commande de l'Institut Culturel
Bernard Magrez
Vidéo et photographie
© Photo : Benoît Maire

Né en 1978, Benoît Maire poursuit d'abord des études de philosophie à l'Université du Panthéon-Sorbonne. Fort de cet ancrage référentiel, il se tourne vers le domaine plastique et obtient un Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique, à la Villa Arson de Nice en 2003. L'œuvre de Benoît Maire est ensuite présentée lors d'expositions personnelles à Londres, Berlin, Bordeaux et à Paris, au Palais de Tokyo. Cette dernière institution lui ouvre ses portes pour une exposition collective ; il sera ensuite remarqué dans les deux plus grandes foires internationales d'art contemporain au monde : à Bâle en Suisse et à l'Armory Show de New York. Ses œuvres seront distinguées et couronnées à la Foire Internationale d'Art Contemporain de Paris en 2010.

Les spectateurs peuvent y admirer ses formes précises et élégantes. À cet esthétisme, Benoît Maire ajoute une autre approche, posant la question du langage : de chaque mot peut selon lui naître une forme. Cet engendrement n'est pas sans créer un écart qui vient perturber l'intelligibilité du discours initial. Comme avec son miroir, un *Coin sans objet*, pour Anatole Atlas de 2007 (œuvre parmi six autres de l'artiste acquises par l'Institut Culturel Bernard Magrez), Benoît Maire opère de soudaines confrontations entre la pensée et la matière, la théorie et la pratique. Elles évoluent sous la forme séduisante du renvoi d'images de deux miroirs. Figures récurrentes de l'œuvre de l'artiste, ils posent la question de la répétition, du double.

Cette gémellité est présente dans le film produit par l'Institut Culturel et diffusé pour la première fois. Son titre, *Jamais renoncer*, résonne comme la devise affirmée de son commanditaire, Bernard Magrez.

Elle est prônée à un enfant par un vieillard parlant du chemin, semé d'embûches, de l'apprentissage qui mène à l'excellence.

Celle-ci est symbolisée par ce qui fut longtemps l'idéal artistique à imiter: le dessin d'un nu antique, accroché sur un tableau blanc. Le jeune garçon y trace des lignes ascendantes convergentes vers la représentation de cette statue, multiplicité de chemins pour parvenir à Rome, au Divin, qui incarne cette perfection. Elles sont ponctuées de traits horizontaux, comme autant de paliers atteints au cours d'une existence.

Plus que d'une transmission d'expérience de vie entre deux générations, il s'agit d'un homme âgé s'adressant au petit garçon qu'il a été, dans un jeu de doubles. En écho au récit de son aîné, la voix enfantine le souligne :

«je suis cet homme». C'est donc bien confronté à cet autre lui-même, plus jeune, que le vieillard se retrouve lors d'une étrange partie d'échecs où les pions ont été remplacés par des instruments étranges: un damier où se livre le combat du bien et du mal, une épée qui représente la force, l'une des quatre vertus cardinales avec la Justice, le Courage, la Tempérance, également allégorisée dans le film. Ce dialogue du vieillard et de l'enfant fait l'objet d'une photographie qui rappelle la tradition picturale de sa mise en scène. Il acquiert une importance et une grandeur poétique, entre réalité et fiction prémonitoire. L'introduction de cette dimension temporelle ancre le présent dans le passé, pour une quête métaphysique tournée vers l'avenir.



Benoit Maire

Un coin sans objet,
2007

Plexiglass recouvert
d'un film miroir
190x190x210 cm

Nicolas Descottes

Série *Mer d'Aral: les Bateaux qui pleurent*, 2000



Untitled (série *Mer d'Aral* 6/10)

Photographie 50 x 60 cm

© Photo: Galerie Cortex Athletico, Bordeaux

«C'est l'histoire d'un bateau dont le filin d'acier est toujours attaché à son remorqueur, donnant l'impression que la mer s'est retirée pendant la nuit comme une grande marée [...] C'est l'histoire d'une tragédie que l'on aimerait mieux voir sur la scène d'un théâtre que dans la réalité». (Nicolas Descottes, *Mer d'Aral, les bateaux qui pleurent*, Editions Hazan, 2000, p.4-5). C'est l'histoire tragique de la disparition progressive d'une mer d'Asie Centrale, que Nicolas Descottes nous raconte au travers des images saisissantes de la série de la Mer d'Aral. Il était une fois des navires chaque jour plus nombreux transportant des récoltes de coton toujours plus importantes au Kazakhstan, à Aralsk, pour être acheminées vers la Russie. Dans cette course effrénée à la productivité entamée dans les années 1960, des canaux sont creusés pour irriguer les champs, vidant les deux fleuves Syr-Daria et Amou-Daria. Son alimentation en eau ainsi détournée, la Mer d'Aral perd deux tiers de son volume.

Elle se retire à quarante kilomètres d'Aralsk, obligeant la population à acheminer l'eau par bidons dans les maisons, faute de canalisations exploitables. La ville la plus accessible, par le train, Qyzylorda, se situe dès lors à huit cents kilomètres: cet isolement des habitants, dans un cadre de vie devenu hostile, trouve son expression symbolique dans la photographie intitulée *L'agonie*. Nicolas Descottes se souvient d'un cheval blessé, «condamné à subir sans réagir les assauts du vent froid et violent. Bientôt, la neige glacée le recouvrira de son manteau blanc, il se métamorphosera en une statue perdue au milieu de la steppe silencieuse» (id, p. 127).

Une façon pour cet artiste né en 1968, vivant et travaillant à Paris, de prendre à témoin les spectateurs et de les mettre face aux actions néfastes de l'homme sur son environnement.

Ils ont pu voir ses travaux lors d'expositions personnelles au Centre Pompidou en 2001, à New York en 2002, à Amsterdam en 2003, pour la styliste Vanessa Bruno en 2004, puis à Londres et à Madrid en 2008. Ses œuvres étaient également représentées dans les expositions collectives de la Young Art Fair à Basel et du Centre Pompidou en 2006. Cette dernière institution ainsi que le Musée national de la Marine conservent plusieurs de ses photographies, fenêtres ouvertes sur une vision d'un monde industriel et onirique.



Martial Raysse,

Ménis le pêcheur, 1997

Bronze



Ménis le pêcheur, 1997
Bronze, 48 x 15 x 18 cm
© Photo: Diego Parra

La carrière de Martial Raysse connaît un tournant après 1968. Jusque-là en effet, l'artiste s'était concentré sur une pratique que l'on a pu caractériser de « pop ». Usage des néons, du plastique, toiles reflétant le climat propre des années 1960 et la proximité engagée par l'art avec le monde publicitaire ou commercial : Martial Raysse développait clairement un discours critique sur cette période si particulière. Il participe aux événements de mai 1968 par le biais de l'atelier des affiches de l'École des beaux-arts de Paris, et dans la foulée se détourne de la peinture pour se concentrer sur le cinéma. Il voyage et s'éloigne du monde de l'art, qu'il ne retrouve qu'en 1974, date de son « retour » pour une exposition parisienne intitulée « Coco Mato ».

Le travail de l'artiste s'inscrit à partir de cette date dans une prise en compte, historique et affective, de la tradition et de l'histoire de la peinture. Mythes, symboles, récits originaires vont ainsi guider ses productions, qui développent une prédilection pour l'antiquité gréco-romaine. L'artiste pratique un travail de réinterprétation constant qui, par l'hommage ou la citation, permet de lier modèles du passé et situations contemporaines.

L'œuvre, présentée ici est concernée par cette question de la synthèse entre l'archaïque et le moderne. Elle développe l'art primitif, le rituel, mélangeant mythologie personnelle et légendaire. *Ménis le pêcheur* représente une figurine que l'artiste relie à une épigramme votive grecque, « moi, Ménis le pêcheur, je te donne, ô Diane, un mullet grillé et un goujon du port ». En plongeant dans des références ou des mondes disparus, Martial Raysse cherche à tendre des fils entre les temporalités : « Les petits bonshommes qui courent dans les tableaux de Poussin, ils couraient dans ceux du Dominicain où Poussin les a remarqués, mais ils couraient déjà dans les fresques de Pompéi et bien avant encore.

Ils ont couru chez Watteau, ils courent dans certains dessins de Picasso, ils courront encore longtemps: ce sont toujours les mêmes, ils changent de visage, mais ils demeurent toujours les mêmes qui courent à chaque période de l'Histoire des Hommes pour parler de leurs espoirs et de leurs peines».

Martial Raysse est l'artiste français le plus reconnu dans le monde, tant du point de vue du marché de l'art – la valeur de ses tableaux est devenue la plus importante parmi les peintres français – que de l'histoire de l'art: le Centre Pompidou à Paris s'apprête à lui consacrer une exposition de plus de 700 œuvres.

D'Apollonidas à Artemis

«Un rouget grillé sur des charbons et un petit muge pêché dans le port, voilà, Artémis, le présent que je t'apporte, moi, Ménis le pêcheur, après avoir, pour toi, rempli jusqu' au bord cette coupe de vin pur et rompu ce morceau de pain sec. C'est une bien pauvre offrande; mais, en échange, fais que mes filets soient toujours chargés de butin; car c'est à toi, déesse, qu'appartiennent tous les rets» (extrait d'Anthologie Grecque, Anthologie Palatine, ed. les Belles Lettres, 1931).



Peintures murales hollandaises ... et l'Ours en verre

Mise en place au milieu du XX^e siècle dans la pièce de l'angle nord-est de l'Hôtel Labottière, une série de peintures évoque ce que l'on appelait les Provinces-Unies et que nous désignons aujourd'hui sous le nom de Pays-Bas.

La provenance de ces œuvres est inconnue, mais on sait qu'elles datent du XVIII^e siècle si l'on en croit les costumes des personnages représentés, ainsi que l'allure des constructions qui rappelle celles des provinces occidentales de ce pays à cette époque.

Les paysages de dunes, les canaux et leurs écluses, les champs clos, les villes ports et châteaux témoignent de son opulence. Il commerçait déjà avec le monde entier, ici en témoigne la présence d'un négociant levantin reconnaissable à son costume exotique, il fut pionnier en matière de physiocratie, là deux éleveurs semblent s'intéresser à une vache et des moutons, ailleurs un moulin souligne le côté industriel du peuple batave. Une scène de cabaret en plein air renvoie à la tradition des scènes de genre de Teniers.

La présence à Labottière de ces représentations urbaines, champêtres, bucoliques ou portuaires, même si elle est fortuite, concorde heureusement avec l'esprit de ce lieu. Il fut construit à la campagne pour des protestants, libraires et imprimeurs, très liés au milieu des négociants hollandais dont la toponymie du quartier des Chartrons conserve le souvenir et qui de plus ne pouvaient pas manquer d'être en rapport avec les Provinces-Unies. C'est là où étaient imprimés ou censés être édités nombre d'ouvrages de l'époque des Lumières.

Inséré dans ce paysage, *l'Ours* en verre soufflé et taillé par un maître verrier près de Chambéry, est l'œuvre de l'artiste français Livio Benedetti. Réalisé à partir d'une image véritable, l'animal adopte les traits simplifiés par l'imagination d'un artiste autodidacte. Cet ami d'Hugo Pratt, invite l'ours polaire dans son bestiaire de sculptures animalières (taureaux, antilopes, chevaux), comme un totem absolu de l'ailleurs et du voyage lointain.



Livio Benedetti
L'Ours, 2010
Sculpture en verre

Institut Culturel Bernard Magrez
ouverture au public
le 15 octobre 2011
" L'Étoffe du Temps "
Exposition d'art moderne et contemporain



Bernard Magrez

Institut Culturel Bernard Magrez

Centre d'Art du Château Pape Clément - 5 rue Labottière - 33000 Bordeaux

Président: Bernard Magrez

Directeur/Commissaire artistique: Ashok Adicéam - a.adiceam@pape-clement.com

Communication: Hélène Le Franc - h.lefranc@pape-clement.com

Tel. 05.56.44.49.24

www.bernard-magrez.com

Coordination de projets / Régie générale: Marion Eybert

Assistants de Projets (Stagiaires): Rachel Brunel, Marie Ladonne

Scénographie: Jean-Charles Zébo / MAJ CZ

Gardien/exploitation/jardin: Pierre Domergue

Conseil et Relations Presse: CLAUDINE COLIN COMMUNICATION

Ingrid Cadoret: ingrid@claudinecolin.com

Tel. 01.42.72.60.01 - www.claudinecolin.com